

JOURNAL DES DAMES

ET

DES MODES.

Ce Journal paroît, avec une Gravure coloriée, tous les cinq jours, le 15 avec deux Gravures, (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an.) 50 c. de plus par trim.^e pour l'étranger.

En 1802, a été commencée, pour servir de supplément au Journal des Dames, une suite de Gravures coloriées, format in-4.^o oblong, de Meubles, Draperies, Bronzes, Orfèvrerie et Voitures. Ces Gravures paroissent deux à deux. L'abonnement, pour une année, est de 10 francs 50 centimes, port franc. Les Livraisons de l'année 1813, comprendront les N^{os}. 367 à 385.

P A R I S.

Ce 24 Mai 1813.

Rien de plus nécessaire et de plus ingénieusement inventé qu'une canne. Avec une canne on peut s'appuyer, on peut se défendre. Mais entre la mode et l'utilité il y a une sorte d'antipathie. Voyez les cannes de nos élégans : elles sont trop légères pour servir d'appui ou de moyen de défense, et cependant ils ne les quittent jamais. Un jeune homme de bon ton se présente au bal avec sa canne ; et c'est la canne à la main qu'il va saluer la maîtresse de la maison, c'est la canne à la main qu'il fait le tour du cercle, c'est la canne à la main qu'il va prier sa danseuse ; au premier son du violon, il déposera en effet et sa canne et son claque, mais je ne désespère pas de voir nos petits-maitres danser armés de leur canne et de leur chapeau : ce sera ridicule sans doute, mais je ne dirai pas du ridicule ce que j'ai dit des choses utiles : bien au contraire, la mode et le ridicule ont la plus grande affinité. Il suffit souvent d'être ridicule pour être à la mode, et d'être à la mode pour être ridicule.

Que vois-je ! Cidalysse en brodequins ! sa fortune ou son médecin lui prescrivent-ils depuis peu l'exercice à pied ? Serait-elle redevenue femme de ménage ? Auroit-elle appris à marcher ? Eh non dieu ! non. C'est que les souliers de femme sont à trop bon marché ; tout le monde peut en avoir ; mais l'artiste par excellence fait payer les brodequins jusqu'à dix écus. Ce genre de chaussure est si cher qu'il ne peut devenir commun ; voilà pourquoi Cidalysse l'a adopté. Ces brodequins la gênent, l'incommodent ou lui sont au moins inutiles, puisqu'elle ne sort

qu'en voiture , mais la belle en est enchantée , elle se dit souvent avec vanité : « Du moins ne suis-je pas chaussée comme tout le monde ! »

LE CENTYEUX.

L'OPÉRA FRANÇAIS.

Le dieu de la lyrique scène
Par les neuf Muses caressé,
Tient le poignard de Melpomène
Et la baguette de Circé.

FAYOLLE.

LE DÉPART POUR LA CAMPAGNE.

Mon ami , je n'y tiens plus , Paris me déplaît à mourir , partons pour la campagne , mais tout de suite. . . . — Quoi ! madame , après m'avoir refusé depuis un mois , vous changez tout-à-coup de résolution ; et il faut que je cède à vos caprices sans avoir le temps d'arranger mes affaires , de prévenir mes amis. . . . — Mon cher mari , ne me grondez pas , je suis un peu inconséquente , à la vérité , mais que voulez-vous ? L'ennui me tue ; pas la moindre nouveauté , point de spectacles. . . — N'avez-vous pas le *Jaloux sans amour* ? — Caractère faux. . . — Les exercices de l'Eléphant ? — Genre lourd. . . Les feuilletons quotidiens ? — Esprit trop léger. . . — Au moins vous conviendrez que les broderies nouvelles. . . — Sont d'un ennui mortel , si nous les faisons , et trop chères , si nous ne les faisons pas. — Comment , rien ne trouve grace à vos yeux ? — Non , il n'y a que la verdure , le calme des bois , la solitude. . . Mais , à propos , vous aurez soin d'inviter Edouard et sa sœur , le gros Dorval qui est si fou , et son neveu qui le gronde sans cesse ; vous n'oublierez point les nouveaux mariés dont les manières sont si plaisantes ; je me charge d'engager moi-même Ernestine et son cousin : l'une chante si bien , l'autre danse avec tant de grace ; nous jouerons la comédie. . . — Y pensez-vous , madame ? vous aimez , dites-vous , le repos , la solitude , et vous voulez transporter Paris à la campagne ? — Pas du tout , ce n'est qu'un petit choix d'amis , et sans cela , sans la bonne chère , le jeu et un peu de toilette , je ne vois pas en vérité ce que l'on pourrait y faire. — S'il en est ainsi , croyez-moi , restez à Paris ; vous y trouverez ces distractions qui vous plaisent tant. . . — Vous l'exigez ? . . . — Non pas ; mais pour prix de votre docilité , je vous promets de vous procurer deux plaisirs très-vifs. . . . — Lesquels , mon ami ? — Je vous conduirai. . . . — Où donc ? — A l'ouverture de Tivoli , et à la première séance de l'Institut ?

AL. G ***.

Portraits et caractères de personnages distingués de la fin du dix-huitième siècle, suivis de pièces sur l'histoire et la politique, par M. Senac de Meilhan; précédés d'une notice sur sa personne et ses ouvrages, par M. de Lévis (1).

M. Senac de Meilhan, intendant du Hainaut, à l'époque de la révolution, étoit fils de M. Senac, premier médecin de Louis XV.

« On aimoit mieux, dit son biographe, l'entendre dans un cercle que de l'admettre dans l'intimité. Son commerce passoit pour être peu sûr, et d'ailleurs la tournure satyrique de son esprit lui attiroit beaucoup d'ennemis, tandis que ses prétentions en tout genre lui donnoient peu de partisans : il cherchoit plus à briller qu'à plaire. . . . Sa figure, quoique expressive, étoit désagréable, il étoit même complètement laid, ce qui ne l'empêchoit pas d'ambitionner la réputation d'homme à bonnes fortunes, et de se vanter de ses succès auprès de quelques femmes perdues. Au reste, son ambition s'étendait à tout; il voulait passer à la fois pour un écrivain supérieur, pour l'être le plus séduisant et pour un excellent administrateur. »

Dès le commencement de la révolution, il passa dans le nord de l'Allemagne, et de-là en Russie, où l'impératrice Catherine, qui avoit lu ses ouvrages, l'invita à se rendre. Peu de temps après l'avènement de Paul I^{er} au trône, il partit pour Vienne; il y est mort en 1803, et c'est de cette ville que ses papiers ont été apportés à Paris, en 1809.

Le volume que nous annonçons contient dix-huit portraits, quelques caractères, quelques anecdotes, quelques synonymes, deux dialogues, des mélanges historiques et une facétie : le *Royaume des queues*. L'auteur avoit vécu dans l'intimité du duc de Choiseul, il avoit, par conséquent, été à portée de bien connoître la duchesse de Grammont, sœur de ce ministre. Voici son portrait :

« Madame la duchesse de Grammont étoit restée à Remiremont jusqu'à l'âge de vingt-huit ans, et n'avoit pu acquérir dans un chapitre une idée juste de la méchanceté des hommes, de l'art des calomniateurs, et de la facilité avec laquelle on ajoute foi aux calomnies. Elle acquit en peu de temps le plus grand ascendant sur le duc de Choiseul, son frère; et ceux qui jugent des autres d'après eux-mêmes, sachant qu'elle étoit sans fortune ne doutèrent pas qu'elle ne s'empressât de faire ce qu'on appelloit des affaires. C'étoit connoître bien mal la duchesse de Grammont, qui avoit l'âme la plus élevée. M. de Choiseul passa un marché pour les fourrages; et le bruit se répandit que les entrepreneurs avoient donné à M^{me} de Grammont cent mille écus de pot-de-vin : elle en fut instruite, alla

(1) Un volume in-8° de 281 pages, prix, 5 francs, à Paris, chez Deuta, imprimeur-libraire, rue du Pont de Lodi, n° 3.

trouver son frère , et lui conta l'imputation injurieuse dont on vouloit la souiller. Le duc tâcha de l'appaiser ; tous ses efforts furent vains ; elle n'avoit aucune idée des formes , et croyant , ce qui étoit à-peu-près vrai , que rien n'étoit impossible à son frère , elle lui demande de casser le marché. Son frère lui représente qu'il est signé du roi. M^{me} de Grammont , entière et absolue , n'est point arrêtée par cet obstacle , et insiste. Le duc lui objecte alors que le moyen qu'elle veut employer pour confondre la calomnie , ne servira qu'à lui donner de la consistance ; et elle se rend , avec bien de la peine , à cette raison.

La duchesse de Grammont , par sa conduite mesurée , sa prévoyante sagesse , jointes à un certain ton , à de certaines manières , avoit , sans se donner de mouvement , un ascendant marqué dans la société ; jamais personne n'a joui d'une plus grande considération ; et , à la mort de son frère , elle n'a point diminué ; ce qui prouve qu'elle étoit indépendante des circonstances. Elle avoit un talent rare dans l'esprit pour exposer une affaire , et la présenter sous le jour le plus favorable. Durant le ministère de son frère , elle savoit justifier sa conduite , le faire valoir , lui ramener , par ses attentions et par des prévenances de la plus gracieuse simplicité , ceux que la légèreté de son caractère , et ses propos quelquefois indiscrets , aliénoient.

Ses récits étoient attachans , son style simple et naturel ; jamais elle ne montra de prétentions à l'esprit ; renfermée dans la sphère du sien , elle n'en franchissoit point les limites. N'allant pas à la cour depuis le renvoi de son frère , les gens qui étoient dans la plus grande faveur , lui rendoient des devoirs empressés et ambitionnoient son suffrage. Personne n'a été plus fidèle en amitié et plus dévoué à ses amis. On ne vantoit point son esprit , on ne citoit point ce qu'elle disoit ; mais on recouroit à son conseil , on étoit flatté de son approbation , et on avoit la plus grande confiance dans ses lumières. Sa discrétion reconnue lui procuroit une foule de confidences importantes , et personne dans Paris n'étoit aussi exactement instruite de ce qui se passoit de plus secret à la cour. Sa chambre étoit un centre où tout aboutissoit depuis trente années ; et jamais un homme d'une réputation équivoque n'y fut admis. La fierté de son caractère se soutint dans la prison ; elle montra à sa mort le plus grand courage , et un dévouement héroïque pour son amie la duchesse du Châtelet. Interrogée au tribunal révolutionnaire , elle n'essaya pas de se justifier. Il seroit inutile , dit-elle aux juges , que je parlasse de moi ; mais je dois à la vérité de dire que l'on ne peut rien imputer à M^{me} du Châtelet , qui n'a jamais pris part aux affaires publiques , qui n'a jamais connu l'esprit de parti , ni participé à aucune intrigue. Il y a des gens aussi innocens qu'elle ; mais il n'y en pas que leur caractère , leur manière de vivre rendent moins susceptibles d'accusation

et même de soupçon. M^{me} de Grammont avoit engagé son amie à revenir en France ; et se reprochant sa mort avec désespoir elle fut insensible à la sienne. »

LE DINER A REBOURS.

Pas plus tard qu'hier, chez un de nos fameux restaurateurs, j'ai été témoin d'une scène que je veux vous raconter.

Un jeune homme entre. Il étoit mis d'une façon très-ordinaire. Seulement il avoit à son chapeau une coëffe de levantine puce, comme d'autres en portent de taffetas gommé. Ceci fit d'abord jeter les yeux sur lui.

Il s'assied. Le garçon apporte un couvert.

— Monsieur, voici la carte.

— Bien.

— Quel vin ?

— Du Médoc.

— Quel potage ?

— Nous n'en sommes pas là. . . . Donnez-moi des fraises.

On apporte des fraises. Monsieur les saupoudre de sucre, les arrose et puis les avale.

Ses voisins s'imaginoient qu'il n'étoit venu que pour manger des fraises.

— Garçon ?

— Monsieur ?

— Des beignets.

Viennent les beignets et monsieur les croque à belles dents.

— Garçon, de la salade.

— Garçon, des petits pois.

On pensa que c'étoit un fou. . . . Mais non, il parloit fort raisonnablement, et disoit des choses fort spirituelles.

— Garçon, tourte aux épinards.

. Caille rôtie.

. Filet de sole au gratin.

. Bifteck.

— Monsieur prendra-t-il à présent du potage ? car je vois. . . .

— Vous ne voyez rien. Je ne mange pas de vos mauvais potages ; donnez-moi du beurre et des radis.

Voilà, disoit-on tout autour, un homme assurément fort extraordinaire.

Il y avoit des dames qui le lorgnoient au bout de la salle. Il est fort bien ; il a l'œil vif, une physionomie heureuse. . . . Sa voix a quelque chose de flatteur.

Quoi ! dit un des maris, de si loin vous voyez cela, rien que lorsqu'il dit : *garçon* !

— Sans doute, il est si aisé de reconnoître. . . .

Ici le mari se renfrognait.

Les dames continuèrent à lorgner.

— Garçon, des huitres.

— Des grosses ou des petites ?

— d'Ostende . . . et du Soterne.

Pour le coup , tout le monde fut dans l'étonnement. On ne pouvoit comprendre cette façon de se faire servir. Commencer par les fraises et finir par les huîtres ! C'est un Péruvien , disoit l'un ; non , disoit l'autre : je suis allé en Amérique , et ce n'est pas cela du tout.

C'est donc un algonquin nouvellement débarqué et qui ne connoit pas nos usages.

Bah ! disoit un troisième , c'est un juif , un hébreu ; il lit la carte comme il liroit le Pentateuque , en la prenant par la queue , et il mange de même.

Un juif , dit une dame , un juif ? Fi donc : a-t-il de la barbe ? ou plutôt n'a-t-il pas le cou blanc comme de l'ivoire c'est un turc.

Eh ! madame , les turcs n'ont pas le cou plus blanc que les autres hommes . . . c'est un chinois. Précisément , j'ai vu cette figure-là se promener avec M. de Guignes , qui est chargé du Dictionnaire de la langue chinoise.

Y pensez-vous , dit la dame , qui accorderoit une sensible protection au personnage : c'est vous qui êtes un magot de la Chine

Enfin , qui est-il ? que fait-il ? d'où vient-il !

D'où je viens ? dit notre convive ; de Pontoise , et je me nomme Jean Farine.

LE RÔDEUR.

LES MÉCOMPTES.

La vie est pleine de mécomptes. Sage qui s'y attend , plus sage qui n'y pense pas et les regarde comme un élément nécessaire de l'organisation sociale ! mais avant d'en venir à ce point de tranquillité , le jeune élève qui sort du Lycée , et la jeune fille échappée de sa pension , éprouveront plus d'une fois à leurs dépens , que les hommes ne sont pas toujours tels qu'on les croit , ni les événemens tels qu'on les espère.

Ces réflexions rouloient dans ma tête , quand je rencontrai à la promenade M^{me}. de Verteuil. Je vous croyois à Melun , Madame , et M. votre mari à Corbeil , occupés tous les deux , lui à compter avec ses fermiers , et vous à faire en l'attendant , les préparatifs du mariage de M^{lle}. votre fille.

— Effectivement c'étoient là nos projets. Des espérances nous avoient fait partir , des mécomptes nous ont ramenés. Les fermiers ont demandé du temps ; M. de Verteuil ne m'a pas même rapporté le quart des sommes sur lesquelles il comptoit.

— Je pense , Madame , que cet événement inattendu n'a influé en rien sur la noce.

— Non , Monsieur. Un autre mécompte l'a fait échouer. On étoit chez le notaire , l'acte étoit dressé ; et nous allions le revêtir de nos signatures , lorsqu'un huissier a paru. De quoi s'agit-

il , s'est écrié mon mari ? — D'une opposition au contrat que l'on va signer. — De la part de qui ? — De la part d'une honnête demoiselle qui a déjà épousé Monsieur que voilà , sur la foi d'une promesse que voici. A ce mot , ma fille s'est évanouie , car elle aimoit le jeune trompeur qui lui étoit destiné. Mais la promesse étant en règle et le futur ayant tout avoué , nous n'avons rien eu de plus pressé , après tous ces mécomptes , que de revenir promptement à Paris.

Et vous , Monsieur , avez-vous obtenu cette place sur laquelle vous comptiez si fort ?

— Il est survenu tout-à-coup un arrière-petit cousin de la personne qui devoit en disposer ; il l'a obtenue ; j'ai été *désappointé* , et comme on promet des bonbons aux enfans qu'on vient de chagriner et dont les pleurs seroient importuns , on m'a fait taire avec les promesses les plus brillantes. Heureusement je suis habitué aux mécomptes ; et dans ces cas-là , j'appelle à mon secours la philosophie.

— Ajoutez , et les muses qui ne vous trompent pas.

— Tout comme les autres.

— Quoi ! cette comédie de *l'Homme qui ne doute de rien* , cette jolie pièce dont la lecture a charmé nos soirées.

— A été refusée aux Français.

— Quel conte !

— Dites plutôt , madame , quel mécompte ! mais sans me décourager , j'y ai jeté quelques morceaux de chant que Cherabini devoit embellir de sa charmante musique

— Hé bien !

— Refusée encore.

— Il y a , monsieur , un remède à ce mécompte. De vos ariettes faites des couplets , et portez votre pièce au Vaudeville , où tout est reçu et où rien ne tombe.

— J'ai cru mieux faire , madame ; j'ai livré ma pièce aux comédiens de Versailles , qui l'ont jouée.

— Grand succès , sans doute ?

— Au contraire , murmures et sifflets. J'ai pris alors un parti. Je l'ai retirée et jetée au feu. L'auteur qui s'enivre des *bravos* de société et qui les prend pour des garans de ceux du public , s'expose à *compter sans son hôte*. L'amour , l'amour-propre , l'ambition , la passion même des beaux-arts , ont leurs mécomptes. Je n'excepte que l'amitié.

TRAIT SATYRIQUE.

Quinault étoit fils d'un boulanger , et c'est à quoi Furetière fait allusion dans le trait que nous allons rapporter. Quinault , dit-il , est la meilleure pâte d'homme que Dieu ait jamais faite ; il oublie généreusement les outrages qu'il a souffert de ses ennemis , et il ne lui en reste aucun levain sur le cœur. Il a eu quatre ou cinq mots de la lanque pour son partage , qu'il blutte , sasse et ressasse , et qu'il pétrit le mieux qu'il peut.

Page 220 du dernier numéro, ligne 22, au lieu de *la vie*, lisez : *Papier*.

Page 221, ligne 5, au lieu de *m'éclaircir*, lisez : *m'éclairer*.

Même page, ligne 12, au lieu de *réservez*, lisez : *réserve*.

O U V R A G E N O U V E A U.

Essai sur l'état actuel des Théâtres de Paris et des principales villes de l'Empire, leurs Administrations, leurs Acteurs, leur Répertoire, les Journalistes, le Conservatoire, etc.; par J. D. B. Un volume in-8°. Prix : 2 francs 50 centimes, et port franc, 3 fr., à Paris; chez S.-C. Lhuillier, libraire, rue des Mathurins-St.-Jacques, n°. 3 bis.

M O D E S.

L'ornement le plus récent des chapeaux de paille blanche consiste en un fichu de gaze de deux ou de trois couleurs, et en fleurs des mêmes couleurs que le fichu, en bluets, par exemple, et en coquelicots. D'autres chapeaux de paille blanche ne sont ornés que d'épis verts. Au bord de ces chapeaux, il y a quelquefois, au lieu de tulle plissé, un ruban plié en deux et chiffonné.

Les cornettes de tulle avoient, dans le principe, un paquet de fleurs au centre; aujourd'hui c'est assez ordinairement un nœud de rubans, et autour du nœud une couronne de fleurs. (Voyez la gravure 1311.)

On a fait, ces derniers jours, avec des rognures de chapeaux de paille d'Italie, quelques passes de capotes, auxquelles on a adapté des fonds verts ou blancs. Les capotes toutes vertes ne sont pas communes; il est encore plus rare de voir des capotes couleur de rose.

On n'a fait des chapeaux d'étoffe à pois que pendant quelques jours; mais les rubans à pois se soutiennent.

Il y a des par-dessus qui ne descendent qu'à mi-jambe, d'autres qui cachent presque toute la robe. Pour cela on ne met pas moins de luxe à garnir le bas des robes. Pendant longtemps les falbalas ou volans furent de mousseline unie, puis on y sema quelques feuilles, ou de petites fleurs; aujourd'hui on charge d'ornemens les bandes destinées à faire des volans.

Les collets de quelques nouvelles redingotes sont quarrés, et il y a des pélerines de cette forme à trois ou quatre rangs.

A la feuille de ce jour est jointe la Gravure 1314.

Tout ce qui est relatif à ce Journal, doit être adressé, port franc, à M. La Mésangère, rue Montmartre, N°. 183, près le boulevard, à côté du café. Les abonnemens datent du 1^{er}. ou du 15.